

Séminaire des Karellis, mars 1998,
sur "Frontières de l'hospitalité"

IDENTITE ET FRONTIERE ENTRE INTIME ET NORME

Je voudrais commencer par un vieux dicton kabyle, qui dit :

"L'invité d'un jour est léger,
l'invité du deuxième jour est fade,
à l'invité du troisième jour, sort lui le bâton"
ce qui, en pays où l'hospitalité est identitaire, doit se prononcer sur un ton humoristique, en une vertigineuse suite infinie de négations de la négation, un "ceci n'est pas une pipe" dont la démultiplication même créerait les conditions paradoxales de naissance d'une métaphore, d'un effet de sens dans le non-sens.

J'essaierai d'évoquer d'abord quelques variations systémiques sur le thème de l'année, à partir de quelques questions :
Comment un système reconnaît l'étranger et/ou l'appartenant?
Qui définit l'identité d'un système? Sur quoi se fonde-t-elle?

L'hypothèse systémique est que l'identité d'un système (famille, individu, cellule, macro ou microsociété, peuple,...), c'est un rapport unique, spécifique, différent de ceux de tous les autres systèmes de même niveau logique, entre intime et norme.

Constatons que l'espèce humaine partage avec d'autres espèces la fabrication de groupes particuliers auxquels les individus semblent tenir, et autour desquels ils définissent des frontières et des règles plus ou moins rigides pour les franchir. C'est ce que nous appelons des groupes d'appartenance, aux intersections desquels nous créons notre autonomie. Il faudrait dire que chaque niveau systémique crée son autonomie à l'intersection de groupes d'appartenance d'un niveau systémique plus élevé. Ainsi un individu "appartient" à plusieurs groupes dont l'importance varie au cours du temps de sa vie, et de la leur, (famille, groupe de pairs, couple, fratrie, groupe professionnel ou politique ou religieux). Mais un quelconque de ces groupes crée son autonomie, lui-même, au carrefour de plusieurs appartenances : prenons un couple, par exemple; il va exister en croisant les liens qu'il crée avec les familles d'origine, les différentes institutions (professionnelles, confessionnelles,...), les classes sociales, les ethnies éventuellement. Vous voyez tout de suite que pour un individu, un couple, une famille, l'aliénation se signe dans l'appartenance unique. Par exemple, ce couple d'handicapés adaptés jusqu'au bout des ongles, qui vit, mange, aime, travaille, et meurt dans son institution.

Ce qui est passionnant dans les sociétés humaines, les groupes humains, c'est leur façon d'utiliser les niveaux

logiques pour s'en jouer, pour les tordre, les éclater, les collaber : la classe des chats ne miaule pas? Un élément et un ensemble d'éléments ne sont pas identiques? Et ainsi de suite, dirait Bertrand RUSSELL!...Mais ... Un individu appartient à un couple, par exemple, et à une fratrie, et à une famille. Et le couple? Et la fratrie? Appartiennent-ils à la famille comme l'individu? Et les groupes plus larges? L'individu appartient-il à la famille (ou au clan) qui appartient au peuple corse qui appartient au peuple français? (en une sorte de série de poupées russes emboîtées), ou bien, l'individu peut-il appartenir en même temps à une idée abstraite (la République, la Nation)? Ou bien encore, peut-il n'appartenir qu'à cette idée abstraite? Ou ne peut-il qu'appartenir qu'à cette idée abstraite? On voit tout le débat sur l'interprétation de l'idée républicaine...

Mais aussi on devine le correlât, si je jongle avec les deux équivalences : autonomie au carrefour des dépendances et identité au carrefour des appartenances. Ce correlât, c'est la notion de frontière. Si je reprends cet exemple, (absurde, inexistant, impossible!), d'un couple dans une institution d'handicapés, tout d'abord la seule frontière entre un dehors et un dedans est autour de l'institution (qui, elle, a maille à partir avec d'autres institutions, dans l'interaction avec lesquelles elle acquiert une identité); mais il n'y en a pas autour du couple. Celui-ci est à la fois conforme à ce que l'institution attend des membres qui lui appartiennent, et n'a pas de zone intime, de dedans, de mystère qui lui soit propre et qui apparaisse irrationnel, opaque à son dehors, séparant par là-même dedans et dehors. Puis, il peut se faire que le couple tente, en un même mouvement, de fabriquer, et protéger un intime, et de se confronter à la norme de ce groupe plus vaste. Pour ce faire, ce qui est assez malin parce qu'il sent bien qu'il met en crise l'institution, il va souvent prendre appui sur une nouvelle appartenence (association de loisirs, C.A.T.P. d'hygiène mentale,...) pour fabriquer une frontière. La crise du groupe d'appartenence plus vaste, ici l'institution, est lié à son "absolutisme Russellien" : nul ne saurait être membre d'une classe, et en même temps membre d'une autre classe membre de la première! "Toi et ton couple ne pouvez, en même temps, faire partie de notre institution!"

L'intime, c'est une danse; une danse entre deux séries d'éléments qui n'appartiennent pas au même niveau logique. Le premier groupe d'éléments est fait d'éléments mythiques, c'est à dire un ensemble de croyances partagées par les membres de la famille, du couple. Ces éléments, évidemment irrationnels si on les considère de l'extérieur, mais non perçus comme tels par les membres, parlent de la fondation, de l'origine de ce couple ou de cette famille.

Par exemple, pour le couple A, la femme nous dit: "Quand il s'est arrêté avec sa voiture rouge sur le pont, j'ai su qu'il allait me regarder"; et l'homme nous dit: "Elle seule a prononcé mon prénom - Mauro - exactement comme il fallait".

Ou bien la famille B "Nous venons d'un ancêtre, au XVII^e siècle, qui était pirate et a fait partie des premiers colons d'Australie" (peu importe alors que, biologiquement, un seul parent descende de cet ancêtre, et encore par des voies génétiques d'un érotisme tortueux!)

Ou le couple C " Le jour du coup de foudre (ces deux femmes se connaissaient en fait depuis des années), nous avons su que nous éprouvions la même chose, un coup de foudre non pas visuel mais électrique, et que nous étions en accord parfait" (chacune avait fabriqué auparavant un et deux couples hétérosexuels mariés, et des enfants).

Ou la famille D : " Nous sommes une famille aventureuse, nous ne pouvions nous satisfaire d'un confort médiocre, nous avons beaucoup bourlingué. "

Ou le peuple E (indiens Zuni) où l'on se raconte l'histoire suivante du soleil : " Le coyote et l'aigle volent les coffres où des katchimas ont enfermé le soleil et la lune. Le coyote, assez rusé pour tromper l'aigle, mais naïf, au fond, ouvre les coffres et laisse partir le soleil , puis la lune, créant ainsi l'alternance du jour et de la nuit."

Parfois le mythe concerne aussi une propriété particulière du groupe humain : " Nous sommes une famille de musiciens, unis par la musique, en harmonie; mais chacun à sa façon, librement, par sa musique "; ou : "Nous sommes une famille anticonformiste ". (Et, là aussi, cela peut bien être difficilement compréhensible à l'interlocuteur, qui croit avoir affaire à des gens vivant dans un lotissement aux maisons toutes identiques, avec deux enfants, des métiers tertiaires assez banaux dans cette zone géographique, cette incompréhensibilité renforçant le sentiment d'exceptionnel.)

La deuxième série d'éléments, ce sont certaines règles spécifiques de comportement, que l'on appelle communément rituels, bien que ce ne soit pas toujours des règles extrêmement précises, répétitives et coercitives - bien souvent, ce sont aussi de grandes catégories d'actes.

Par exemple, les F avaient tenu, tout professionnels de l'aide aux autres qu'ils étaient, à ce que Madame accouche de ses enfants dans leur maison isolée, et avaient obtenu de l'éducation nationale l'autorisation d'éduquer eux-mêmes leurs enfants jusqu'au niveau du lycée.

Prenons un exemple dans un groupe d'appartenance un peu particulier (il vaudrait mieux dire, pour être plus précis, un groupe d'inclusion), une institution psychiatrique, une unité d'Hospitalisation complète, où la réunion "du mardi" commence toujours avec quelques minutes de retard par un brouhaha ludique, puis fait entendre au bout d'un moment un "ils sont tous maniaques, aujourd'hui", suivi d'une (apparente, peut-être) concentration plus studieuse.

J'ai parlé de danse. Ce qui définit le pôle intime de l'identité d'un groupe d'appartenance, c'est le lien entre les éléments rituels et mythiques. Ils se fabriquent les uns les autres. Les rituels s'expliquent par les mythes, mais aussi les renforcent, et, si les choses se passent au mieux, les modifient, créent d'autres mythes qui, à leur tour, modifient et créent des rituels. C'est cela, la danse : Une belle danse

comporte, certes, accord entre les partenaires qui se répondent l'un à l'autre, mais aussi improvisation, variations; elle suppose que ne disparaît pas une certaine approximation.

Francesco VARELA parle de cette manière là de l'identité d'une cellule. L'identité d'une cellule, c'est la façon particulière pour elle de faire se créer réciproquement des éléments et des mondes d'éléments différents : les relations entre les réactions chimiques créent des composants cellulaires, et les relations entre composants cellulaires créent des réactions chimiques. (Et cela va être différent pour un fibroblaste, une hématie, etc.). Des réactions chimiques qui engendrent des réactions chimiques, cela ne fait pas une identité!

Dans la famille de musiciens, on trouvait la mère chanteuse classique, le fils batteur de jazz, la fille aînée rockeuse, et la benjamine pianiste, tandis que le père était trésorier de l'association musicale locale.

A ce point, il faut changer de point de vue : il y a un hic, une butée! Aucun système humain ne peut définir seul et à lui-même sa propre identité. Un individu, une famille, etc, est contraint d'aller chercher auprès d'autres systèmes humains confirmation de son existence, de ses qualités, et de ses limites. Cela vaut pour un groupe d'appartenance (famille, couple, peuple) et pour un groupe d'inclusion (voir la demande d'être "reconnu", par exemple, par les "infirmières").

C'est en fait assez banal, si on adopte un point de vue constructiviste (ou de deuxième cybernétique) : On ne peut plus parler d'une réalité qui existerait en soi et que l'on pourrait observer et décrire, mais d'une réalité construite à partir de nos représentations et qui ne va acquérir de consistance qu'au croisement de plusieurs constructions. C'est de cette façon là que l'enfant construit sa réalité : parce qu'elle est construite en même temps par d'autres.

Si je suis un homme très riche, influent, je vais aller en chercher confirmation dans un groupe d'inclusion, comme certains clubs très fermés, (oui, je sais, j'aurais pu prendre pour exemple un joueur professionnel et un cercle de jeu réputé, ou un psy intello de gôche et Pratique de La Folie...).

Si je suis une femme aimée, je vais devoir lire cet amour dans l'oeil d'autres femmes et d'autres hommes.

Si nous sommes un peuple fier, il va bien falloir que ces autres, là-bas, de l'autre côté de cette frontière, le reconnaissent.

Dans notre expérience, nous avons plusieurs couples qui ne parvenaient aucunement à être reconnus comme tels par leur entourage (certains couples deuxièmes par exemple, mais aussi des couples premiers), et qui nous montraient que la seule

chose qui comptait, à être en thérapie "de couple", c'est que cela les définissaient à d'autres yeux comme un couple.

Notamment ce couple G, de Maurienne, près d'ici donc, à qui nous avons dit : " Ecoutez, vous allez dire à vos familles et à vos amis que vous venez tous les mois à Chambéry faire une thérapie de couple. Vous et nous saurons que ce n'est pas une thérapie de couple, parce que vous et nous sommes d'accord sur le fait que votre façon de faire un couple vous convient." Au bout de deux ou trois séances, nous nous sommes mis d'accord pour dire qu'ils pouvaient continuer à prétendre aller en thérapie de couple et utiliser ce temps là comme bon leur semblait.

On voit, par cet exemple, quelle est la butée : à dépendre nécessairement du regard d'autrui pour voir confirmer une identité, un groupe humain se heurte à une Norme; c'est à dire un ensemble de comportements qui sont attendus d'un individu, d'un couple, d'une famille, etc. Cette attente admet des écarts, plus ou moins étendus.

Recherchant une reconnaissance (par les autres familles, par les autres couples), un groupe humain peut être tenté d'essayer de se conformer le plus possible à la norme du système plus large; mais là, il va perdre son mystère, son altérité, ce qui le distingue des autres groupes de même niveau, peut-être être tenté de fabriquer un symptôme chez l'un de ses membres, qui le dé-banalisera par la re-émergence de quelque irrationnel.

A l'opposé, un groupe humain peut jouer son va-tout anti-conformiste, vouloir exister par la différence radicale. Si c'est une famille, elle va rapidement être jugée mauvaise famille (Une bonne ne se comporterait pas comme cela, messieurs-dames!), ce qui va lui attirer un certain nombre d'ennuis, où elle aura à faire preuve de ses compétences, de sa non-nocivité : Une famille H, composée de la mère et de sa fille adoptive (maltraitée gravement dans sa prime enfance, épileptique, un peu de guingois - en Savoie, on dirait : "bercée trop près du mur"), s'entend dire par le psychiatre de la Cotorep, Psychanalyste reconnu par ses pairs pour ce qui est de son identité à lui, : " Vous êtes une mère abusive, Madame, car vous avez accompagné votre fille pour sa demande d'allocation handicapé adulte ". Ces deux femmes veulent ensemble, avec un paysan du village où elle se sont installées, s'occuper un jour de chevaux, Intime apparemment pas saisissable par notre collègue.

L'invité du troisième jour pose au système humain la question de l'étranger ou de l'appartenant. Qui va être reconnu comme pouvant participer, ou non, à cette danse d'éléments mythiques et rituels? Le processus, qui mène à l'adhésion d'un nouveau membre, définit, d'un même mouvement, la frontière d'un système, terre incertaine saisie par le double vertige de la porosité qui peut dissoudre l'identité du système et de l'imperméabilité qui l'isole, le stérilise, transforme la danse vivante en rigidité ritualisée. Plus un système se sent poreux, plus il s'entoure comme le château de la Belle au Bois Dormant d'une ceinture de ronces, ou, dans

les familles avec psychotique(s), d'un brouillard communicationnel (les entrelacs de double-liens jouent vis-à-vis de l'extérieur le rôle des épines inextricables). Mais, plus l'extérieur perçoit ce brouillard, cette barrière organisationnelle, plus il va attaquer le système et le rendre poreux : observations, exposition du plus intime. On peut trouver ce phénomène avec certaines familles, mais on pourrait aussi envisager sous cet angle la relation secte - monde autour, ou ce qui se passe dans des purifications ethniques.

C'est par filiation et/ou affiliation qu'un système va admettre un nouveau membre.

Je vais essayer maintenant d'envisager l'adoption comme phénomène illustrant cette question de l'"Invité du troisième jour", de l'appartenant ou de l'étranger. Mais laissez moi d'abord vous raconter quelque fable : Voici l'histoire que me raconterait un patient, qui n'y croirait pas tout à fait, disons qu'il y croirait "un peu". "Je ressemble tellement à mes parents! Figurez-vous qu'à ma naissance la maternité s'est trompée et m'a confié à une autre famille. Mais j'étais tellement différent d'eux! Ils ne me voulaient pas. Heureusement un jour ma vraie famille m'a reconnu." Les parents, adoptifs, diraient : "Mais non, nous l'avons adopté!" (Le patient secouerait la tête, négativement.) "Il avait été malheureux, mais c'est vrai qu'il nous ressemble, cet enfant adopté!" (la tête du patient redirait : non).

Je ne suis pas un canard adopté, je suis un cygne! C'est à la fois la vérité d'un conte traditionnel, et de deux enfants jumeaux, qui voulaient bien avoir une autre mère (biologique), mais à condition que les parents-qui-étaient-là (les adoptants) acceptent de croire, ou, au moins, de faire semblant de croire, à cette histoire extraordinaire : après le ventre de la mère (biologique, donc), ils étaient passés par le ventre de cette mère-ci.

Le conte du vilain petit canard est intéressant car, qu'on le prenne au mot, ou qu'on le considère comme contenu manifeste évoquant un contenu latent où il serait question d'adoption, il nous dit qu'entrer dans une famille est une aventure risquée.

Dans le cas d'une entrée par naissance dans une famille, celle-ci se raconte la fiction à la fois du hasard, du produit de l'amour, du produit du couple ou, plus habituellement, de la famille.

Dans le cas d'une entrée par adoption dans une famille, la fiction qu'elle se raconte est celle de la cooptation, du choix. Le plus souvent se fabrique un élément mythique, irrationnel, qui peut s'exprimer par exemple par : "quand on s'est regardé, j'ai su que c'était celle-ci!". On est bien là sur le pôle mythique de l'Intime, qui doit rester un peu flou. On n'oserait pas parler de reconnaissance mutuelle et pourtant c'est bien de cela qu'il s'agit, c'est très exactement référé aux reconnaissances familiales traditionnelles en littérature, ou maintenant au cinéma (comme Blanche et Aurore De Nevers dans Le Bossu, par exemple). L'important semble être alors

qu'un récit mythique puisse se raconter dans la famille, et qu'il puisse s'intégrer au pôle mythique de son identité. Cela se fait en général par un passage au niveau rituel (choix du prénom, jeu du "A qui ressemble-t-il?"). Ceci suppose que le couple mythe-rituel ne soit pas trop rigide, que l'entrée d'un nouveau membre par naissance ou par adoption puisse le modifier.

Du côté du pôle Norme de l'identité, les difficultés sont souvent plus grandes. Le corps social définit des normes supposées être plus strictes pour accueillir un enfant par adoption plutôt que par naissance. La famille ou le couple (surtout le couple), candidat à l'adoption va être soumis à une sorte d'expertise psychique, qui va bien au delà de la détection de maladies mentales dûment répertoriées, pour aller vers une recherche d'une aptitude (étrange) à élever un enfant après adoption (autrement dit, à accueillir un Invité du troisième jour sans lui sortir le bâton), étrange car évidemment impossible à définir. Face à l'attente sociale, la famille candidate est en attente d'attente, et va être tentée, davantage que pour une naissance, de croire qu'il existe une bonne manière d'être adoptante. C'est à ce point qu'existe le risque de désignation et d'auto-désignation comme "famille adoptante"; à quoi va répondre au pôle Intime, la désignation "enfant adopté". Les Regardeurs de famille (travailleurs sociaux, éducatifs, psychologiques, médicaux,...) vont, devant une difficulté, soulever la question des causes de l'adoption comme cause des difficultés. "S'ils ont adopté..."

Une position systémique pourrait être d'interroger le moment de l'adoption, dans une perspective "crise et changement", et le symptôme comme tentative de solution à un problème d'identité plutôt que de relations. Citons quelques pistes : intérêt de recadrage comme "cet enfant qui est entré dans votre famille par adoption" qui énonce que le thérapeute ne partage pas le mythe raciste de la biologie comme vérité identitaire; intérêt de questions comme "à qui ressemble-t-il?", le thérapeute pouvant se servir de la réponse étonnante qu'il va obtenir ("Ecoutez, c'est bizarre, mais il ressemble à mon oncle!"), comme point d'appui de ce que R. Neuburger appelle "greffe mythique"; intérêt de l'idée que le thérapeute peut aider la famille à fabriquer des récits alternatifs à cette histoire officielle qui peut se résumer à : Enfant adopté - Famille adoptante.

Pour terminer, quelques extraits de thérapies :

La famille numéro Un a adopté deux Coréennes.

La mère : "Ma fille, je ne sais pas ce qu'elle a. C'est notre fille adoptive. Si vous voulez faire la relation génétique..."
"Elle a présenté des crises de tétanie après échec au Capes d'Espagnol et elle s'est trouvée enceinte. On ne sait pas si c'est par dépit".

Le père est d'origine Italienne, la mère d'origine Espagnole.

Le père : "C'est une famille d'amour, de soudure, une famille comme les autres."

La soeur : "Je ne suis pas d'accord; vu notre histoire, ils sont trop attentionnés".

Au deuxième entretien, il apparaît que la soeur projetait un voyage en Corée, avant le début des troubles.
(Hypothèse : crise d'identité de la famille?)

La famille numéro Deux a adopté une française. Sa mère adoptive est médecin. Elle a une soeur, adoptée ailleurs. Les crises apparaissent après contact avec la soeur. La mère est célibataire. Ils sont sous le regard critique permanent de la société et ont du mettre dehors famille d'origine et institution d'origine.
(Conclusion : "Faites appel aux thérapeutes s'il y a excès de regard critique de l'extérieur.")

La famille numéro Trois a adopté deux Brésiliens.
"Notre petite fille a été adoptée et il y a beaucoup de problèmes à régler."
"Le petit garçon a été adopté aussi et ça a créé entre eux une jalousie."
"La famille, c'est un lieu d'entraide qui maintient une indépendance, un idéal, puis une histoire."
"Une amie a critiqué le fait que l'adoption ne se passe pas en France."
"Il y a eu un problème à l'école après un changement de maître, et nous, les parents, avons été convoqués."

La dernière famille, intéressante par la solution qu'elle a inventée, a adopté un Coréen et une Djiboutienne. Il y a eu crise (violences, échec scolaire, symptômes dépressifs et psychotiques), quand le garçon a parlé de la Corée.
La fille : "Fait-on partie de la famille?"
Les parents : "Est-ce que les éducateurs (le garçon a été quelques temps placé dans un foyer, mais cela est allé encore plus mal) y arrivent mieux?"
Ils ont été reçus trois fois en 1995. La solution qu'a inventée la famille, est un voyage à Djibouti et en Corée pour toute la famille. Un entretien en janvier 1997 et un autre en janvier 1998 ont confirmé que la solution a fonctionné...

Alain CHABERT
Les Karellis, mars 1998.